

**CONTRE LA RÉSILIENCE  
ET SON MONDE**

*Thierry Ribault*



**Analyse**

En biologie, l'adaptation est une caractéristique essentielle du vivant. Mais lorsque les capacités adaptatives d'un individu ou d'une société sont labellisées sous le terme de « résilience » et font l'objet d'un vaste discours de promotion, lui-même adaptable ad infinitum, elles deviennent le socle d'une technologie du consentement – au désastre environnemental, au contrôle par intériorisation, au renoncement général. Appliquée à la neutralisation des luttes écologiques, cette stratégie s'avère particulièrement redoutable, puisqu'elle peut conduire même à accepter de « vivre avec » les conséquences dramatiques d'une catastrophe nucléaire. Dans cette analyse, il s'agira donc de rendre lisible l'architecture de cette technologie, afin d'en préparer le sabotage.



## PETITE HISTOIRE DE LA NOTION DE RÉSILIENCE

La résilience<sup>1</sup> tire son héritage sémantique et cognitif de la science des matériaux. Le bois, pour les traverses de chemin de fer, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, puis les métaux, notamment pour la guerre, au début du XX<sup>e</sup>, étaient dits « résilients » pour leur capacité à absorber de l'énergie sous l'effet d'une déformation ou d'un choc, avant de revenir à leur état initial. La résilience sera mobilisée dans la psycho-sociologie positive, à partir des années 1940, pour caractériser le comportement « non délinquant » de jeunes issus de milieux pauvres et porteurs de caractéristiques rédemptrices : constituant des familles peu nombreuses, avec des naissances espacées, et bénéficiant de l'attention d'une personne bienveillante et détenant les ferments d'« une profonde foi religieuse ». On retrouve quatre-vingts ans plus tard cette dernière conviction pseudo-scientifique chez le neuropsychiatre et éthologue Boris Cyrulnik, pour qui « la neuro-imagerie confirme l'effet thérapeutique de Jésus et nous explique comment ça marche ». Il en conclut que la « foi est donc bel et bien un facteur de résilience<sup>2</sup> » et confirme l'idée que le champ cognitif de la résilience, proche du religieux, se prête aisément à une utilisation manipulateur.

L'importation en écologie de la notion de résilience se fera officiellement dans les années 1970, après que les frères Eugene et Howard Odum, biologistes dépêchés au milieu des années 1950 par l'US Atomic Energy Commission pour étudier l'irradiation par les essais atomiques américains des atolls coralliens micronésiens situés au centre de l'océan Pacifique, ont élaboré un modèle d'écosystème structuré et autorégulé. L'écologie systémique a donc émergé du champ de l'« écologie des radiations » (ou radioécologie), et de son intérêt morbide pour l'étude de la capacité du vivant à s'adapter à sa propre destruction et à en tirer parti. Dans les années 1970, l'écologue Crawford Holling développera un programme de « sécurité écosystémique » qui prendra le nom explicite de « résilience », désormais revêtue de ses atours contemporains et définie comme étant non seulement « la capacité d'un système à supporter l'impact de chocs déstabilisateurs » mais lui permettant aussi de « se réorganiser rapidement et efficacement afin de capitaliser sur des opportunités émergentes ».

Durant les décennies 1990 et 2000, aux États-Unis et en France, le recours à la notion sera généralisé à de nombreuses « expériences douloureuses » – cancer, sida, perte d'un proche, captivité, catastrophes naturelles

1 L'auteur s'appuie en partie sur son ouvrage *Contre la résilience – À Fukushima et ailleurs*, Éditions de L'échappée, Paris, 2021, 368 p.

2 Delais de Parseval Geneviève, « Le remue-méninges de la foi selon Boris Cyrulnik », *Libération*, 1<sup>er</sup> novembre 2017.

et industrielles, attentats, maltraitance –, autant d'épreuves que les êtres humains sont censés accepter en leur trouvant un sens, en conservant leur dignité morale et le respect de soi et, accessoirement, en n'y laissant pas leur vie. Ce baume de la réparation est désormais appliqué aux divers champs scientifiques, allant de l'écologie jusqu'aux sciences sociales, en passant par l'ingénierie et, plus récemment, la neurobiologie s'en est emparé pour définir les capacités physico-chimiques de chacun à résister au stress.

Se voulant être une thérapie censée soigner, entre autres, les rescapés des camps de la mort, dans lesquels ils étaient exploités en tant que matières premières pour la production et comme matériaux d'expérimentations en tous genres, et où tirer vertu de l'endurcissement et apprendre à vivre en affrontant la mort étaient les funestes règles d'or, la résilience, qui n'a jamais renié ses principes fondamentaux issus de la science des matériaux, s'inscrit dans une redoutable recherche de surhumanité, considérant « l'expérience du camp de la mort comme chemin initiatique et procurant une force de vie<sup>3</sup> ». De la résistance et la déformation de la matière, à la résistance et la déformation des êtres humains et du vivant en tant que matière, il s'agit d'explorer les mille et une manières de faire plier l'objet concerné sans le rompre, afin de le rendre conforme à son milieu et aux pressions subies, et d'éventuellement sortir renforcé de l'épreuve. « Sans rompre » signifie, pour les « objets humains » concernés : produire pour consommer, être un bon citoyen en se soumettant sans cesser de vivre – donc en survivant – autant dire : être résistant sans opposer de résistance.

Loin d'une simple rhétorique à la mode, la résilience est une technologie du consentement. À la fois un discours tenu sur la technique et une technique elle-même, dont la finalité est d'amener les populations en situation de désastre à consentir à la technologie – à Fukushima il s'agit du nucléaire, mais il peut aussi s'agir de consentir aux technologies de surveillance durant le Covid – ; à consentir aux nuisances, en rendant incontournable le fait de « vivre avec » ; à consentir à la participation, à travers la cogestion des dégâts qui déresponsabilise les responsables ; à consentir encore à l'ignorance, en désapprenant à être affecté par ce qui nous touche au plus profond, notre santé notamment, ou notre liberté ; à consentir, enfin, à expérimenter de nouvelles conditions de vie induites par le désastre.

---

3 Propos de Jean-Louis Rouhart dans « Paul Sobol et la résilience. Revivre après Auschwitz », ASBL Mémoire d'Auschwitz, 23 décembre 2016 [[https://auschwitz.be/images/expertises/2016-rouhart-sobol\\_resilience.pdf](https://auschwitz.be/images/expertises/2016-rouhart-sobol_resilience.pdf)].

Cette publication, extraite du n° 10 (printemps 2024) de la revue **Permanences critiques**, est momentanément réservée aux abonné.e.s.

Pour vous abonner, cliquez sur la vignette ci-contre.

Info :

- <https://www.arc-culture.be/permanences-critiques/>
- [permanencescritiques@arc-culture.be](mailto:permanencescritiques@arc-culture.be)



La crise écologique sera sans doute le point de basculement du système-monde capitaliste. Mais, justement, vers quoi basculera-t-il ? Tout l'enjeu est là. S'il faut encore espérer autre chose qu'une catastrophe majeure, il est crucial d'œuvrer à construire des alternatives à cette économie fondamentalement écocide. Mais l'ébauche d'un monde post-capitaliste n'est pas chose aisée à tracer – d'autant que les logiques de récupération, de captation ou de neutralisation que l'ordre dominant déploie pour assurer sa perpétuation sont complexes, intriquées, et redoutablement efficaces. Entre désirs consuméristes, glorification de la résilience, apories des luttes de petite échelle et effets pervers de sous-systèmes palliatifs, ce dixième numéro de Permanences Critiques tente de fournir des éléments de réflexion critique pour tous-tes ceux – citoyen-nes, militant-es, associations, collectifs, etc. – qui œuvrent, à toutes échelles, à bâtir d'autres modèles que celui du capitalisme.

## DOSSIER

**P. 11**  
RÉALISME  
CAPITALISTE  
ET ALTERNATIVES  
*Benoît Hallet*

**P. 41**  
CONTRE  
LA RÉSILIENCE  
ET SON MONDE  
*Thierry Ribaut*

**P. 57**  
AU NOM DE QUOI LA  
LUTTE SE FORME ?  
*Igor Dejaiffe*

**P. 67**  
ZAD PARTOUT,  
UNE STRATÉGIE  
RÉVOLUTIONNAIRE  
*Juliette Léonard  
et Miguel Schelck*

**P. 79**  
DÉCHETS TEXTILES  
ET ÉCONOMIE  
CIRCULAIRE :  
COMMENT FERMER  
LA BOUCLE ?  
*Mona Malak*

## VARIA

**P. 91**  
CONSTRUIRE  
LA « CLASSE QUI  
SOUFFRE LE PLUS ».  
RÉFLEXIONS  
SUR LE PROBLÈME  
DE L'ALTÉRITÉ  
DANS LES LUTTES  
*Nicolas Marion*

Le sommaire du n° 10  
de Permanences critiques